



# CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 JUIN 2013



Rencontre rare sous les parapluies d'un mardi gris : Louis-Jean Cormier, Bernard Adamus, Lisa LeBlanc, Ingrid St-Pierre et Karim Ouellet.

PHOTOS FRANCOIS PESANT LE DEVOIR

## Les enfants des Francos

Conversation sur la musique, la scène et le disque au temps du numérique

Ils n'ont pas souvenir d'un Montréal sans FrancoFolies. Certains y sont nés, d'autres y ont grandi. Tous aiment y faire des spectacles, avec la liberté de s'inviter mutuellement, si ça adonne. À eux cinq, ils représentent une génération de musiciens qui séduisent tout en jonglant avec une profession en mutation. Discussion rare avec cinq des meilleurs auteurs-compositeurs-interprètes du moment : Lisa LeBlanc, Bernard Adamus, Louis-Jean Cormier, Ingrid St-Pierre et Karim Ouellet.

PHILIPPE PAPINEAU

« À l'échelle de la planète, il y a une chose qui n'a pas changé et qui ne changera pas, c'est la performance sur scène, le spectacle »

— Louis-Jean Cormier

**I**l pleut des cordes, mais toute la bande sourit. Sous son parapluie de Saint-Tite, Lisa LeBlanc raconte à Louis-Jean Cormier son récent voyage aux States ; Karim Ouellet, fraîchement revenu d'un séjour en France, discute avec Ingrid St-Pierre. Quand le grand Bernard Adamus arrive dans sa chemise rouge à carreaux, il y a un genre de « ouais ! » général : la jasette peut commencer.

Les parapluies fermés, les musiciens réfugiés au sec, c'est parti pour une heure et demie d'échanges croisés faits de réponses franches, de rires, de constats, de dégonflage de ballounes et de gonflages d'autres. Les cinq occupent — à raison — de belles places dans la programmation des prochains jours de ces 25<sup>e</sup> FrancoFolies. Deux fois le Gesù pour St-Pierre, un Métropolis chacun pour LeBlanc, Cormier et Adamus, et un Club Soda pour Ouellet.

De leur « génération », ils sont peut-être les voix les plus fortes. Chacun a sa touche, son genre musical, sa façon d'écrire et de chanter le français. Pourtant, on les associe aisément. Ce qui les rassemble ? Adamus se lance. « C'est le naturel et l'honnêteté, je pense. C'est la façon dont on fait nos affaires, même si on a tous une sauce très différente. Oui, Karim, par exemple, a un son clean, mais c'est pas comme s'il voulait enfoncer sa musique dans la bouche des gens. Le naturel nous lie là-dedans. Y'a rien de cheap, de quétaïne ou de fake. Et ça, ça parle aux gens. »

Le rapport au public — #lesgens —, il sera présent tout au long de la discussion. C'est que ce rapport essentiel est en plein bouleverse-

ment. On n'achète plus la musique de la même manière, si on l'achète encore. L'importance des étiquettes de disques a diminué, les canaux habituels se sont fissurés ou ont été détournés. Ce n'est pas la fin du monde, mais nos cinq musiciens doivent continuer à avancer sur un sol qui ne cesse de bouger.

« Le désavantage avec la situation, c'est que des gens peuvent lâcher la création plus vite, à force d'entendre que c'est rude, explique Karim Ouellet. Mais on arrive à une époque où il y a un petit truc magique : on peut ouvrir son téléphone ou son ordinateur et avoir la planète en musique à portée d'un clic. Je trouve ça très, très bien, en tant qu'auditeur et aussi comme musicien. Quand je pense à mes amis d'Alaclair ensemble, qui offrent leur musique en contribution volontaire et qui, de cette façon, arrivent à faire de grosses scènes et à gagner en popularité, ben je sais qu'on s'en va quelque part. »

Le « virage Internet » — qui vire depuis longtemps, maintenant —, Adamus l'adopte également à bras ouverts. « La machine est correcte, there ain't no better time than right now, c'est ça qui est ça. 1973, ça existe plus. Mais en même temps, je sais pas comment l'industrie va se revirer de bord pour que ce soit un peu plus juste, parce que là, y'a un bogue. Les diffuseurs Internet ne nous redonnent rien. Oui, la musique est là, gratos, mais nous, on fait le contenu et eux ramassent le cash. »

### Le critère de la scène

L'époque, résume Lisa LeBlanc, permet aussi à tous de produire un disque sans se ruiner. Vrai qu'ils sont très nombreux à enregistrer leurs chansons à faibles coûts, et à résultat très surprenant. Les pages Bandcamp se multiplient, les mp3 se propagent plus que jamais. C'est à la fois la corne d'abondance et le fouillis.

En jeune vétéran — le premier disque de Karkwa date de 2003 —, Louis-Jean Cormier lève le doigt et sa voix éraillée. « À l'échelle de la planète, il y a une chose qui n'a pas changé et

VOIR PAGE E 4 : ENFANTS

### Bernard Adamus

Né : à Nowy Sacz, en Pologne.  
 Âge : 35 ans.  
 Force : « Le naturel, ça se dit-tu ? »  
 Faiblesse : « La paresse. »



### Louis-Jean Cormier

Né : à Sept-Îles.  
 Âge : 33 ans.  
 Force : « C'est mon inconscient qui travaille. La plupart du temps, quand je crée ou que je joue, j'ai pas l'impression que c'est moi qui fais le travail. »  
 Faiblesse : « J'ai eu un trop gros bagage théorique musical quand j'étais jeune. J'ai besoin de désapprendre la musique. »



### Lisa LeBlanc

Née : à Rosaireville.  
 Âge : 22 ans.  
 Force : « Une façon d'écrire avec, I guess, une simplicité qui va rejoindre le monde. »  
 Faiblesse : « Je pense qu'il faut que je collabore plus, que je sois plus ouverte d'esprit. Louis-Jean, qui a réalisé mon disque, le sait ! »



### Karim Ouellet

Né : à Dakar, au Sénégal.  
 Âge : 28 ans.  
 Force : « Mélanger un tas de sonorités ensemble, dans la même chose, le même morceau. »  
 Faiblesse : « Je ne sais pas jouer du piano. Je pianote, mais ça ne sera jamais impressionnant, et je ne me trouve pas bon. »



### Ingrid St-Pierre

Née : à Cabano.  
 Âge : 28 ans.  
 Force : « J'ai une volonté d'ouverture musicale, je veux expérimenter. »  
 Faiblesse : « On me compartimente facilement dans un style et une personnalité précise. On me dit souvent : "[...] Toi, t'es douce." Je suis un peu tannée de cette image-là. »



## CULTURE

## Qui aime bien finance bien



ODILE TREMBLAY

**J**e les revois défiler en cohorte, hommes ou femmes à la tête de petits organismes culturels — cinéma, théâtre, danse, même combat — croisés au fil des ans, témoignages en litanie. Tôt ou tard, ils poussent un soupir en abordant la course aux commanditaires. Ces derniers vivent à la même adresse que ceux du voisin, car le milieu des affaires est petit, les entreprises sont sollicitées de toutes parts. D'où le découragement des boîtes artistiques à qui l'État serre la vis et qu'il pousse dans le trafic: «*Cherchez donc du côté du privé!*»

«*On veut bien. On veut bien, mais...*» Ils encaissent des refus, courbent l'échine. Ça devient humiliant, presque une forme de mendicité.

Et puis, quand des entreprises francophones versent de maigres écots à leur caisse, c'est en général pour réclamer leur nom en lettres d'or sur les panneaux promotionnels du spectacle. Faut que ça serve, la philanthropie. Sinon, qu'ossa donne? Les vrais mécènes sont des oiseaux rares sur nos rives.

Ceux qui chantent en français, à tout le moins.

Si l'OSM, l'Opéra de Montréal et quelques institutions de notre arène culturelle reçoivent des dons substantiels, c'est essentiellement parce que les riches anglophones montréalais les fréquentent et les appuient. À eux la tradition du mécénat des arts issue de la Grande-Bretagne. Pas à nous.

En gros, le Québec verse moitié moins que les autres provinces en matière de culture. Remarque, on parle de vases communicants; la course aux mécènes s'active quand la caisse de l'État providence se vide. D'où la commande du rapport du Groupe de travail sur la philanthropie culturelle, déposé tout chaud cette semaine aux pieds de Pauline Marois.

Bien accueilli en haut lieu, espérons que ses conclusions se matérialiseront. Il propose une série de mesures fiscales, des crédits d'impôt, poussant les organismes culturels à monter des

plans d'affaires avec des partenaires financiers, avantageux pour les deux parties. Pauline Marois se dit prête à injecter 15 millions par année pour doubler les fonds culturels d'ici quatre ans. Que du bel et bon!

Pierre Bourgie et son équipe derrière le document en question ont saisi une vérité fondamentale: impossible de fabriquer de généreux donateurs avec des patrons et des citoyens que l'art indiffère. Faut connaître. Faut aimer.

Bien vu! Alors, le Groupe de travail suggère, entre autres, d'enseigner l'histoire de l'art à l'école, d'augmenter les sorties culturelles au primaire, d'abaisser le prix du billet d'entrée à 1\$ pour les moins de 18 ans dans les grands musées nationaux, d'encourager la multiplication des ateliers d'artistes, comme des œuvres dans les rues et les édifices privés. Faut baigner dans la création pour vouloir l'encourager. Établir un terreau propice, tout est là.

Mais l'État québécois, qui appuie ce rapport, se montre-t-il cohérent dans son traitement de la culture, surtout celle qui sort du champ populaire semé d'humour et de grands festivals rassembleurs? En la matière, c'est bien pour dire, d'autres sons de cloche se font entendre, qui brouillent le message.

Petit postulat de base: le mécénat culturel n'est pas inscrit dans notre ADN collectif pour la simple raison que la culture n'y figure pas non plus. Œuf et poule trinquant au nid en bonne amitié.

Vieil héritage duplessiste et d'avant le règne du chef, que celui de juger les «cultureux», lettrés et autres joueurs de violon suspects, suffisants et rêveurs. Leurs élites ayant fui après la Conquête, les francophones sont issus pour la plupart d'un bassin paysan et des rangs des petits ouvriers. Le clergé les tenait en laisse, conspuait la danse, mettait à l'index *Les misérables* de Victor Hugo. Chez les ancêtres, fallait trimer. Fallait prier. L'art? Euh! Le mot devint péjoratif. Faut comprendre.

Évolution, vous dites? En 2013, posséder un bagage culturel paraît encore bien louche. Même nos dirigeants n'osent dévoiler leurs goûts en ces matières — pour autant qu'ils en aient — de peur d'être taxés d'élitisme et coupés du bon peuple votant, tandis qu'ils pourraient encourager l'art

**Le mécénat culturel n'est pas inscrit dans notre ADN collectif pour la simple raison que la culture n'y figure pas non plus. Œuf et poule trinquant au nid en bonne amitié.**



École d'été au Musée des beaux-arts de Montréal. Miser au départ sur une jeunesse à passionner pour l'art et ses merveilles est la voie royale pour l'avenir culturel.

pour tous en enrôlant la foule sous son étendard. Pensez-vous? Bernard Landry fait encore rire de lui dix ans après le crime d'avoir employé une expression latine. Prudence en la matière! Silence de bon aloi ou mots creux assurant devant tribune et caméras: «*C'est beau, la culture. Bla! bla! bla!*» Personne n'y croit. On réclame des preuves. Tous ces élus admettent que culture rime avec développement, bien sûr, mais sans trop savoir, sous le vent des nouvelles technologies, à quelle sauce servir cette denrée-là. Et sans se commettre.

Chez nous, la main droite ignore ce que fait la main gauche. Et pourquoi donc les Québécois auraient-ils envie de financer un secteur non seulement déconsidéré, mais en perte de vitesse?

Prenez le ministère de l'Éducation. Affolant, son choix récent de modifier le programme collégial «Arts et lettres» au profit de «Culture et communication». Déconsidérée au partage, la littérature y devient du coup optionnelle. Quant au mot «œuvre», il se voit mué en «objet culturel» dans le nouveau programme. Tout ça envoie d'éloquents signaux de désintégration ar-

tistique, veux, veux pas. Et de malencontreux coups de barre.

D'autant plus que partout, à pleins médias, le terme «culture» — pourtant bien extensible — se voit remplacé par celui de «divertissement», et le contenu des œuvres par les amours changeantes des stars d'Hollywood. Bientôt, on intimerait à Marie-Claire Blais de se convertir aux romances de gare. Pour son bien.

À telle enseigne qu'on n'oserait trop recommander au gouvernement québécois d'insuffler au plus vite, tous ministères unis, un message clair de culture à valoriser, même celle qu'on dit savante et qui ne l'est pas tant que ça. Si un groupe de travail sur la philanthropie a compris le bon sens, en suggérant de miser au départ sur une jeunesse à passionner pour l'art et ses merveilles, pourquoi les bonzes de l'État paraissent-ils tout écartillés? On a envie de leur souffler à l'oreille: hep! Il n'y a rien de déshonorant à se cultiver. À bas les vieux préjugés! Donnez l'exemple! Aimez l'art et dites-le. Sans langue de bois.

otremblay@ledevoir.com

# Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

## 24 juillet au 5 août






**LA DAMNATION DE FAUST**  
25 (20 h), 27 (14 h), 29 et 31 (20 h) juillet  
Salle Louis-Frêchette du Grand Théâtre de Québec

**POWDER HER FACE**  
1<sup>er</sup>, 3 et 5 août 2013, à 20 h  
Le Capitole de Québec

**LES GRANDS FEUX LOTO-QUÉBEC**  
samedi 3 août à 22 h 30  
Vieux-Port de Québec

**MARIE-JOSÉE LORD ET QUARTANGO**  
dimanche 4 août à 20 h  
Le Capitole de Québec

**RANDOLYRIQUES**  
24, 25, 27, 28 juillet au parc du Bois-de-Coulonge  
30, 31 juillet et 2, 3 août sur le site huron Tsonontwan  
de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h

**LA BRIGADE LYRIQUE**  
24 au 28 juillet et 31 juillet au 4 août à 12 h et 17 h  
Lieux divers dans la ville de Québec

**MUSIQUE EN PLEIN AIR**  
30 juillet à 12 h 00 - Maison Hamel-Bruneau  
à 19 h 30 - Eglise Saint-Louis-de-Courville (Beauport)

**APÉRO-CONCERT : PARIS EN SCÈNE**  
28, 29 et 30 juillet à 16 h  
Chapelle du Musée de l'Amérique francophone

877 643-8131  
www.festivaloperaquebec.com

DU 21 AU 24 JUIN 2013  
AU PARC DES CÈDRES

# L'OUTAOUAIS EN FÊTE

**Les Hay Babies** • Kevin Parent • Zachary Richard  
Arthur L'aventurier • Kaïn • Paul Piché  
**Les Trois Accords** • Éric Lapointe  
**Michel Rivard** • Claude Dubois • Amuseurs publics



[festivaloutaouaisenfete.com](http://festivaloutaouaisenfete.com)  
 @outaouaisfete  
 festivaloutaouaisenfete

**Partenaires officiels Platine**

**Partenaires officiels Or**

**Partenaires officiels Argent**

**Partenaires officiels Bronze**

**Partenaires médiatiques**

## CULTURE › ARTS MÉDIATIQUES

La marge en archives  
et en promesses

Un bel hommage à .(La Société de conservation du présent)

STÉPHANE  
BAILLARGEON

« Il faut faire de sang-froid ce qui donne du remords. » J'ai longtemps vécu avec une petite œuvre d'art plastifiée de l'artiste Philippe Côté sur laquelle apparaissait ce joli et puissant apophtegme. La carte appartient toujours à une dame que nous avons bien connue tous les deux.

« Il me semble que c'est une citation, mais je n'ai pas retrouvé de qui, m'écrit-elle après vérification. D'un côté, il y a cette phrase et "COPIE 57" (qui était son année de naissance, si je me souviens bien), collée sur une image floue un peu XVIII<sup>e</sup>, genre Liaisons dangereuses, où un homme (habillé) enlace une femme nue étendue lascivement sur un lit à baldaquin. De l'autre, ça dit: "L'amour instruit l'innocence." Et on voit un enfant qui tient une petite cage, appuyé contre un chérubin, qui le tient par le cou, comme pour le protéger. En fait, ce n'était pas vraiment une carte. .(SCP), c'était plutôt un message personnel... »

.(SCP), c'est-à-dire .(La Société de conservation du présent), mouvement artistique qui a multiplié les productions avant-gardistes et marginales à Montréal entre 1985 et 1994. Le collectif pionnier des arts numériques au Québec regroupait donc Philippe Côté, mais aussi l'auteur de logiciel Alain Bergeron et le photographe et écrivain Jean Dubé.

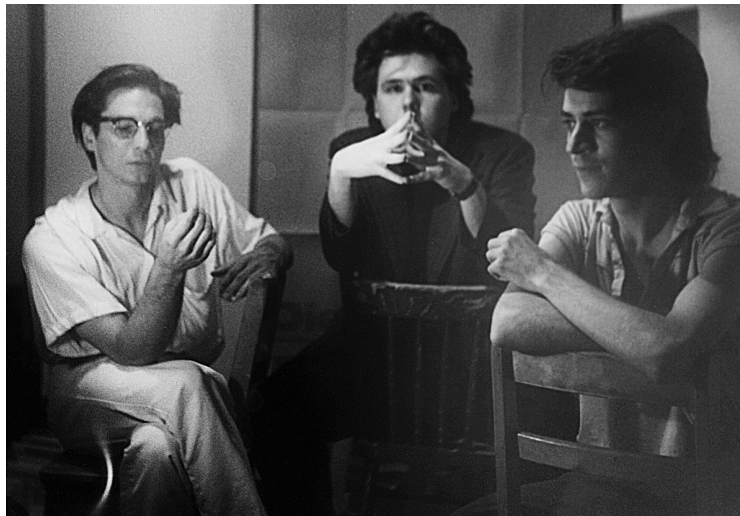
Le centre d'artistes Agence TOPO, spécialisé dans le multimédia, vient de lancer un ouvrage abondamment illustré avec des textes éclairants d'une dizaine de collaborateurs. Le trio de choc s'y révèle critique, poétique et humoristique, irrévérencieux à souhait et en même temps sérieusement fasciné par le langage, la technique, la muséologie, la libre circulation des archives, le mouvement ti-pop, Marcel Duchamp, la typographie, les points et les parenthèses.

.(SCP) fut aussi un groupe précurseur dans le domaine des réseaux électroniques et de la création assistée par ordinateur. Elle a inventé un logiciel de clavardage baptisé (La Calambre-daine), un autre pour générer de la poésie de manière aléatoire et le Musée Standard, en fait un des premiers sites au monde de conservation d'œuvres dématérialisées.

## Une dette posthume

Pourtant, bien peu de gens connaissent cette création pionnière. J'avais moi-même perdu la trace de Philippe Côté depuis deux bonnes décennies. D'ailleurs, il est mort en 2011.

« C'est un travail que l'on de-



Le trio fondateur: Philippe Côté, Jean Dubé et Alain Bergeron.



vait à Philippe, explique Sonia Pelletier, qui a dirigé la publication. Un peu avant son décès, il a manifesté le souhait d'un livre qui porterait sur la .(SCP), parce que Philippe a aussi eu une carrière individuelle après ce mouvement.

Le coauteur Bernard Schütze a réalisé de longs entretiens avec l'artiste condamné. L'ouvrage-hommage, partiellement bilingue (anglais et français), concentre ces propos et confidences. Pour le reste, le minutieux examen se divise en trois parties, chacune reprenant et explorant un des axes conceptuels des .SCPistes: 1. le principe d'archives, 2. l'art de la pro-

messe et 3. le désœuvrement. « C'est leur mode opératoire, explique M<sup>me</sup> Pelletier. Ils ont produit des archives avec l'actualité. Ils ont promis beaucoup parce que ces jeunes voulaient tout embrasser, le monde entier. Et puis, ils ont œuvré dans le désœuvrement, en ce sens qu'ils ont pris le temps de s'attarder aux choses tout en créant. C'étaient des intellectuels et, franchement, je ne vois pas beaucoup d'héritiers de cette tendance aujourd'hui, même si leur intérêt pour l'ordinateur est maintenant généralisé. »

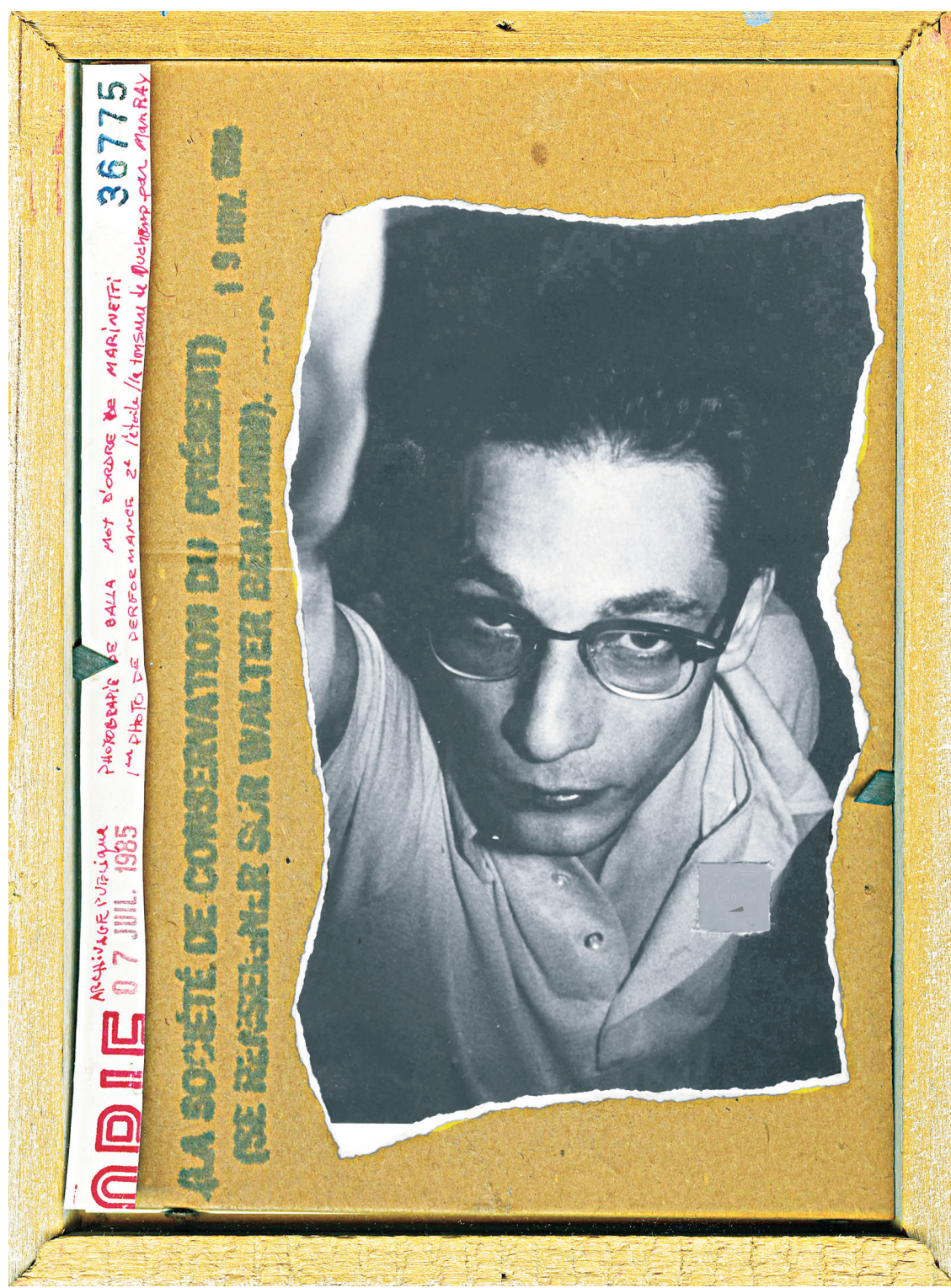
Le livre lui-même s'inscrit dans l'art de la promesse, ajoute Mme Pelletier. Dans son intro-

## La tête dans la m...

Il n'y avait évidemment que *Les Cahiers de l'idiotie* pour oser s'attaquer au pestilentiel et universel sujet de la merde. La dernière livraison de cette audacieuse revue québécoise y consacre plus de vingt textes savants. L'appel aux contributions a été mondialement suivi d'une réponse enthousiaste, avec des propositions de plusieurs continents, en quelques langues, pour beaucoup de disciplines. Le

résultat parle donc de la merde en littérature, au cinéma, dans les arts visuels. Une économie politique de la merde se dessine par exemple avec les réflexions sur la Bourse du carbone. Il est question du caca chez Freud ou au Cameroun, et bien sûr de la « bullshit » telle que théorisée par le philosophe Harry Frankfurt.

*Les Cahiers de l'idiotie*, n° 5, «Merde», 413 pages.



Se renseigner sur Walter Benjamin, 1985, montage photographique. Sur la photo: Philippe Côté.

duction, elle présente aussi le travail comme « une archive des archives » du collectif.

## Démarche éparpillée

Le retour analytique permet d'organiser systématiquement une démarche volontairement éparpillée (slogans, pictogrammes, empreintes estampillées, infiltrations signalétiques). Elle s'avère quasi irréductible aux concepts, toute faite d'actions furtives et d'événements fugaces concentrés entre Les Foutoues électriques et le Centre Copie-Art à Montréal, en tout cas en dehors des réseaux officiels et des instances de reconnaissance de l'art, jusque sur les lampadaires, les contremarches des immeubles ou les murs du métro.

Une chronologie instructive permet de bien situer les multiples interventions du petit commando, y compris l'audacieuse et iconoclaste intervention sur *Le grand verre* de Marcel Duchamp à Philadelphie, que le trio a osé estampiller comme copie et archiver par la .(SCP).

« Bien qu'infiltré dans le milieu des arts visuels, on se rend bien compte que la production du groupe était plus de l'ordre des communications, dit M<sup>me</sup> Pelletier. C'était des touche-à-tout sur des sujets d'actualité, de l'enseignement au tiers-

monde. C'était un collectif très politisé qui s'exprimait par le clin d'œil et l'ironie. »

## 1000/Plateau

Le beau livre reproduit plus d'une centaine de cartes artistiques. Ces mini-œuvres de poche, transportables dans un portefeuille, le filiforme à lunettes, dandy attardé et hipster avant l'heure, venait souvent les encoller à la Coop de l'UQAM avec la machine chauffante utilisée pour plastifier les cartes de membres. On était deux ou trois commis à rendre ce service banal au milieu des années 1980.

Toute la finesse ironique du créateur atypique s'y concentre. Philippe Côté épluche *Le Devoir* et y déniche des perles ou des coquilles autour de ses marottes, les archives, le présent, le musée ou l'artiste. Il propose des jeux de mots rigolos, comme « Diderot Québec », là encore avec des citations de circonstances.

Il colle du carton des cigarettes Caporal et lance ce « conseil théologique » de la .(SCP): « Enlignes-toé Baqua, Jésus y reviendra pas. » Philippe Côté fumait comme un sapeur. Il est mort d'un cancer des poumons.

Son œil perçant et son esprit artistiquement tordu lui permet-

taient de déchiffrer des signes partout. L'ouvrage ne le raconte pas, mais une dame me l'a dit: Philippe Côté avait par exemple développé une sorte de petite obsession autour des étiquettes de la boucherie du Provigo située alors au 1000 de l'avenue du Mont-Royal Est.

Pourquoi? Parce qu'elles étaient signées « 1000/Plateau ». Philippe Côté y voyait un hasard objectif évident pointant vers *Mille plateaux*, deuxième tome de *Capitalisme et schizophrénie* des philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari. On y retrouve ce genre de phrases synthèses de notre époque hyperbranchée et paranoïaque qu'archivait avec passion et sans remords la .(SCP): « On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. »

Le Devoir

## .(LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION DU PRÉSENT) (1985-1994)

Sous la direction de Sonia Pelletier, Michel Lefebvre et Bernard Schütze  
Agence TOPO  
Montréal, 2013, 265 pages

Les archives de Philippe Côté n'ont pas encore trouvé preneur. Un site Web de l'Agence TOPO suivra à l'automne.

## À lire absolument avant de sortir.

## Cinéma

&gt; 17 juin à 19h30

## Soirées V.I.Films

Voyez le film avant tout le monde!

## BEFORE MIDNIGHT

de Richard Linklater (États-Unis, 2013)  
avec Julie Delpy et Ethan Hawke

En première canadienne

&gt; 18 juin à 19h30

## Soirées V.I.Films

Voyez le film avant tout le monde!

## THE BLING RING

de Sofia Coppola (États-Unis, 2013)  
Un certain regard, Festival de Cannes 2013

En première canadienne

&gt; 19 juin à 19h30

## FILL THE VOID

de Rama Burshtein (Israël, 2012)

En première canadienne

&gt; 20 juin à 19h30

## BROKEN

de Rufus Norris (Grande-Bretagne, 2013)

En première nord-américaine

&gt; 21 juin à 20h

## Soirées V.I.Films

Voyez le film avant tout le monde!

## STORM SURFERS 3D

de Christopher Nelius et Justin McMillan

En avant-première montréalaise

&gt; 27 juin à 19h30

## Soirées V.I.Films

Voyez le film avant tout le monde!

## L'ÉCUME DES JOURS

de Michel Gondry (France, 2013)  
avec Audrey Tautou et Romain Duris

En première nord-américaine

## Spectacles

&gt; 14 et 15 juin à 20h

## NOUVEAU CABARET

Par l'équipe de Nouveau Projet

Une soirée remplie de mots,  
de musique et de surprises

24,25 \$ (taxes et frais inclus)

> 1<sup>er</sup> août à 21h

## ARTHUR H

Mystic Rumba Experience

Première partie: Aroara

35 \$ (taxes et frais inclus)

Billets en vente dès maintenant

## Exposition

&gt; Du 5 au 22 juin

## JOE BECKER

Œuvres récentes  
GRATUITTous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus),  
sauf indication contraire.Programmation sujette à changement sans préavis.  
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

## CULTURE › FRANCOFOLIES

## Robert Charlebois, 50 ans sans se plaindre

CAROLINE MONTPETIT

Robert Charlebois était encore mineur quand il a signé son premier contrat de disque, il y a près de 50 ans. Quelques années plus tard, il s'envolait sur les ailes du psychédéisme, mettait, le premier, le jocal en musique rock, livrait aux Québécois des classiques, dont *Lindbergh, Les ailes d'un ange, Ordinaire*, se trémoussait sur *Entre deux joints* ou *Te v'là*, et faisait, finalement, un malheur à Paris... À l'époque, il pratique l'écriture automatique, subit des influences du Pop art d'Andy Warhol. Réjean Ducharme, Claude Pélouquin, Marcel Sabourin et Mouffe lui écrivent d'impérissables chansons. Dans les années 1980, l'homme s'assagit, rencontre sa nouvelle conjointe, mais continue d'enregistrer avec la même énergie.

En 2011, son dernier album, *Tout est bien*, met entre autres en musique un texte de saint Augustin et une lettre de Wolfgang Amadeus Mozart. Cinquante ans ou presque plus tard, donc, Charlebois est toujours en forme.

En entrevue, Charlebois est à la fois incontrôlable et intarissable. Interrogé sur ses débuts, il reconnaît avoir trouvé sa voix avec la chanson *Demain l'hiver*, écrite en 1967. « C'est juste sur le troisième disque, quand j'ai réalisé que je ne serais jamais Ferré, ni Nowgato, ni Gainsbourg — j'étais moi —, que j'ai commencé à parler de la sloche, des joueurs de hockey et du Canadien! Peut-être que la chanson la plus importante de ma vie, ça a été

C'est en 1967, par l'écriture de la chanson *Demain l'hiver*, que Charlebois a trouvé l'artiste qu'il est.

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

*Demain l'hiver*, avait-il confié à Yves Laberge, pour la revue *Cap-aux-Diamants*, en 2007.

« J'ai compris qu'on n'avait que le langage imprimé en commun avec l'Europe, dit-il encore aujourd'hui, tellement on a une

façon de se serrer la main, de vivre, qui est à l'américaine. On a une langue qui est très colorée dont on avait honte jusqu'à ce que quelqu'un s'en empare. C'est arrivé en même temps: Michel Tremblay, Réjean Ducharme... »

Après l'Expo 67, la musique québécoise s'ouvre au monde, se prête aux influences pop, rock, psychédélices. *Losstidcho* est arrivé.

De Réjean Ducharme, à qui il doit les textes des chansons

Mon pays, c'est pas un pays, c'est un job, Dix ans, Ch'u tanné, Robert Charlebois dit aussi que ça a été la plus belle rencontre de sa vie artistique. « C'était mon naturel et je l'ai peut-être trop pris pour acquis, dit-il. [...] On était tellement sur le même buzz », se souvient-il. Après leur première rencontre dans un bar topless, Réjean Ducharme lui a d'abord envoyé des textes écrits sur du papier-toilette, dans une enveloppe collée avec des pansements.

## Humilité, simplicité et sincérité

Cinquante ans plus tard, Robert Charlebois dit sans ambages que ses chansons sont la somme de ses erreurs. Que, jeune, il a rêvé de faire du jazz comme Dave Brubeck, dont il n'avait pas le talent. Qu'« humilité, simplicité et sincérité » sont ses valeurs maîtresses.

Mais en entrevue comme ailleurs, Robert Charlebois ne s'en laisse pas imposer. Il reconnaît ne jamais avoir été indépendantiste. « J'ai toujours été ailleurs, dit-il, au-dessus de tout ça. Et en tant qu'artiste, je n'ai jamais voulu porter un drapeau, fût-il transparent, pour garder ma liberté et mon indépendance, pour rire de qui j'avais envie de rire au moment où j'ai envie de rire de lui, peu importe son appartenance politique. Et j'ai toujours été comme ça. » Ce qui ne l'a pas empêché d'être proche de Pierre Bourgault, de danser le zouk avec René Lévesque aux Antilles ou de souper avec Fidel Castro. Le Líder Máximo lui a d'ailleurs permis de tourner son clip de la chanson *Mon ami Fidel* sur la place de la Révolution, à La Havane.

## La planète Charlebois aux Francos

Le 15 juin, une brochette d'artistes sera en sa compagnie sur la scène de la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, pour lui rendre hommage. On y retrouvera Alain Souchon, Michel Rivard, Claude Gauthier, Louise Forestier, Dumas, Pierre Lapointe et Ingrid St-Pierre, pour ne nommer que ceux-là, mais aussi le fils de Robert Charlebois, Jérôme, qui a fait récemment ses débuts en chanson. Et dès l'automne, le quasi-septuagénaire présentera son propre spectacle anniversaire, pour lequel il invitera le public à choisir les chansons.

« Je lui ai apporté des Playboys et un match de hockey Canada-Russie », se souvient Charlebois. Il reconnaît bien avoir été communiste, mais dit s'être ravivé lorsqu'il a découvert que ceux qui prétendaient l'être avec lui gardaient des joints et des bières pour eux seuls après les échanges... « J'ai réalisé finalement que c'était pas naturel d'être communiste. Le jour où j'ai réalisé que j'étais le seul [qui partageait tout], j'ai arrêté. »

Le seul engagement, le seul combat qu'il revendique encore aujourd'hui, c'est celui de la langue française, de la chanson en français, son français.

Le Devoir

## ENFANTS

SUIITE DE LA PAGE E 1

qui ne changera pas, c'est la performance sur scène, le spectacle. On ne sait plus sur quel médium on écoute la musique, pis comment on va le faire, mais un bon show ça va rester un bon show. C'était ça dans la cour de Louis XIV, et ça va être ça en 2050. Par contre, on arrive à l'ère où on découvre que certains artistes qui nous ont jetés sur le cul sur disque vont nous décevoir sur scène. Le seul moyen de mettre vraiment pleinement la main sur le talent de la personne devant toi, c'est de la voir en spectacle.»

Pour nos cinq musiciens, il n'est plus trop difficile d'attirer des gens dans les salles un peu partout au Québec. À titre d'exemple, Adamus fera environ 125 concerts cette année. Et pourtant, on entend encore très peu leur musique à la radio, exception faite de Karim Ouellet dont la récente pièce *L'amour* a cartonné.

« C'est excessivement hermétique, les radios, maintenant, lance la discrète Ingrid St-Pierre. Moi, je n'y joue presque pas. J'ai une toune qui est rentrée dans les radios commerciales, et c'était parce qu'on l'a entendue dans une publicité. Mais il n'y a pas un désir de faire découvrir, de croire en un produit et de le diffuser. C'est triste un peu en fait. Pourtant, les gens sont prêts

pour ça, manifestation. On le voit. Prends Lisa; les gens ont le goût de ça, du vrai, les tripes sur la table. » LeBlanc lève les yeux, impuissante. « Si t'as un succès avec ta toune sur YouTube ou je sais pas comment, là ils vont l'embarquer parce que le monde la demande. C'est ce qui marche déjà qu'on met en ondes. Aujourd'hui ma vie c'est de la marde, personne voulait la mettre au début... »

Radios ou pas, nos mousquetaires continuent à défricher, à agrandir leur public avec des musiques faites sans compromis qui n'ont souvent rien à envier à ce qui se fait ailleurs dans le monde. « L'important, dit Louis-Jean Cormier, la bataille qu'on livre peut-être en ce moment sans trop le savoir, c'est d'être capable de dire aux jeunes que de la musique en français qui bouge et qui peut te faire triper pour vrai, et bien ça existe. »

Le Devoir

Ingrid St-Pierre sera au Gesù samedi 15 juin et dimanche 16 juin, 20h30

Karim Ouellet sera au Club Soda dimanche 16 juin à 19h

Bernard Adamus sera un Métropolis lundi 17 juin à 21h,

avec Lisa LeBlanc. Avec pas d'casque et Fred Fortin

Lisa LeBlanc sera au Métropolis jeudi le 20 juin

Louis-Jean Cormier sera au Métropolis vendredi le 21 juin à 21h



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

## Un français de toutes textures

Du phrasé de la rue de Bernard Adamus à celui quasi classique de Karim Ouellet en passant par le chiac de Lisa LeBlanc, la langue française résonne de plus en plus sans honte. « C'est une bonne chose! s'exclame Louis-Jean Cormier. Je l'ai constaté en ayant côtoyé Les Hommes rapaillés. Il y a eu une grande période où il fallait chanter en français plus international; tu peux penser à Isabelle Boulay, tu peux inclure ben du monde là-dedans. Et je m'en suis rendu compte un moment donné avec Richard Séguin en studio, qui chantait *Compagnon des Amériques*. On a arrêté la prise, et je lui ai dit: "Peux-tu la recommencer, mais en québécois?" Hé, il capotait, et il est venu me prendre par les épaules et me dire: "Tu viens de me sortir de ma torpeur." C'était super cool et touchant. »

## De l'art de déconner (et de gentiment provoquer)

Mononc' Serge et Les Abdigradationnistes se font une scène

PHILIPPE PAPINEAU

Esperer garder le contrôle d'une entrevue quand on rassemble autour d'une même table Mononc' Serge et Les Abdigradationnistes, c'est un peu illusoire. Ça déconne fort, ça rit beaucoup. Ils se lancent des vanes, se posent des questions entre eux. Et c'est franchement divertissant.

Vétérans de la musique sans tabous, les deux bandes se connaissent bien. Déjà, en 2001, sur le deuxième disque des Abdigradationnistes — le mythique *L'amour au fond de la gorge*, avec sa pince à linge insérée dans la tranche du CD —, Mononc' Serge participait à la contrebande sur deux titres. Puis l'ex-Coloc les a plus tard invités à faire de ses premières parties, notamment en 2003 au Club Soda.

Aux FrancoFolies dimanche soir, ils seront sur la même affiche, aux Katakombes. Cela s'explique bien sûr par le fait que Mononc' Serge vient de faire paraître un nouveau disque, *Pourquoi Mononc' Serge joues-tu du rock'n'roll?*. Et que les « Abdis », artisans d'une musique décalée doublée d'une fausse performance de poète, partagent avec lui un certain amour, voire un amour certain, pour la déconade et l'irrévérencieux.

« Le commentaire de ma mère, c'est: "25 ans d'études classiques pour ça!" », lance en rigolant le blond violoniste des Abdis, Warner Alexandre Roche. À côté de lui, Pascal-Angelo Fioramore, également dans le milieu de l'édition, dit plutôt que sa mère fait écouter toutes les folies de son groupe à tout le monde. « Elle comprend sûrement tout d'une façon très, très personnelle, mais après ça, disons, j'ai une réputation qui me précède dans la famille! »

Mononc' Serge, quand même plus connu et diffusé que les zigotos des Abdigradationnistes, ne parle jamais du contenu parfois trivial de ses chansons. « C'est un sujet semi-tabou. Quand je suis passé à Tout le monde en parle, elle m'a dit: "Ça-tu du bon sens



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Réunir Mononc' Serge et Les Abdigradationnistes... Franchement divertissant!

« Au début, le but était de faire de la mauvaise poésie, d'aller dans des soirées de poésie et de montrer comment c'est de la marde! »

Pascal-Angelo Fioramore

d'inviter quelqu'un qui fait de la musique comme toi avec un intellectuel comme Bob Rae...! Bon, je pense qu'on est aussi ben que ça reste tabou! »

## Un positionnement

Les deux entités sont abondamment utilisés dans leurs chansons l'outil de la provoca-

tion, entre autres par la vulgarité ou l'ambiguïté. Il fallait voir les deux Abdis enfileur leur robe pastel pour la photo de cet article. « Au début, le but était de faire de la mauvaise poésie, d'aller dans des soirées de poésie et de montrer comment c'est de la marde! » lance Pascal-Angelo Fioramore. C'était clairement

en réaction. Et c'est clair qu'après tu te mets à écrire des histoires, et il y a des univers qui se déploient. Mais malgré que cette espèce de vulgarité soit éculée et normalisée — y'a pu d'effets-chocs, on n'est plus en 1948 où ça faisait l'effet d'une bombe — y'a quelque chose du mauvais goût qui devient du positionnement. »

Sur son dernier disque, Mononc' Serge se montre plus sage que jamais, mais le naturel n'est jamais très loin. « Les gens s'imaginent qu'on s'impose un programme théorique et qu'on l'applique, mais dans le fond, les tonnes répondent à une impulsion, tu sais pas trop d'où ça vient. Mais je fais aussi ça un peu contre les normes esthétiques. Tsé, tu te promènes chez Provigo ou Jean Coutu, c'est du Rock détente avec des "je t'aime", "la rivière", "les nuages"... Des fois, t'as envie de dire "fuck you", "fourrer", "dans le cul", pis "gna gna gna", t'as envie de te positionner à l'antipode de ça! »

Après les Francos, où il jouera aussi le samedi 22 juin sur une scène extérieure, Mononc' Serge entamera une série de concerts en solo et avec son groupe, qui le mènera entre autres en Europe, territoire qu'il défriche depuis quelques années. Quant aux Abdigradationnistes, après plusieurs années d'absence — leur dernier disque, *Puissance et gloire*, date de 2004 —, ils ont envie de remonter sur scène, de revenir à l'essence du projet avant d'éventuellement enregistrer leur nouveau matériel. « Ça sert plus à rien de sortir un CD, lance Fioramore. On va faire des objets, des cassettes, un vinyle, wathever, on va ressortir nos vieilles tonnes. Mais j'aimerais réinvestir des scènes où on peut avoir encore plus de liberté, dans des centres d'artistes par exemple, et faire des spectacles improbables! »

Le Devoir

## LES ABDIGRADATIONNISTES | MONONC' SERGE SOLO

Dimanche, 23 h, aux Katakombes.

## CULTURE › CLASSIQUE

## DE VISU

## Peinture partout



LOUISE BILODEAU LE DEVOIR

Marc-André Hamelin jouera les cinq concertos beethoviens pour la première fois en deux soirs.

## Le marathon Beethoven de Marc-André Hamelin

Le pianiste ouvre le Festival du Domaine Forget avec Les Violons du Roy et Bernard Labadie

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival du Domaine Forget s'ouvre cette fin de semaine sur un événement: la présentation, en deux concerts, des cinq concertos pour piano de Beethoven par Marc-André Hamelin, Les Violons du Roy et Bernard Labadie.

Le fait de présenter les cinq concertos pour piano de Beethoven en deux programmes n'est pas une absolue rareté sur la scène internationale. La chose est plutôt le fait de pianistes également chefs d'orchestre. D'ailleurs, deux intégrales de ce type, toutes deux remarquables, existent en DVD et en Blu-ray. Elles sont le fait de Daniel Barenboïm et de sa Staatskapelle de Berlin, au Festival de la Ruhr en 2007, et de Rudolf Buchbinder jouant et dirigeant le Philharmonique de Vienne, en 2011.

La plus récente alliance, concentrée dans le temps, d'un pianiste et d'un chef dans ces œuvres est celle de Lang Lang et Esa-Pekka Salonen, à Londres en mars 2012, mais sur trois concerts. Difficile, là, d'avoir des échos des deux dernières soirées, car tous les commentateurs ont déguerpé après la première, effondrés par les maniérismes du pianiste.

### Beethoven après Haydn

Si tout — à part le soin de l'image et du marketing — oppose Lang Lang et Salonen, Hamelin et Labadie sont assurément sur la même longueur d'onde stylistique et musicale. Ils ont déjà joué le 3<sup>e</sup> Concerto ensemble et, surtout, ils ont enregistré en octobre dernier, au Palais Montcalm, trois concertos pour piano de Haydn. Le disque est paru fin mars 2013 sur étiquette Hyperion. Nous vous en avons immédiatement vanté les mérites, tant il enterre la concurrence. «J'ai rarement eu autant de plaisir dans une séance d'enregistrement», tient à préciser le pianiste au *Devoir*. On avait deviné: cela s'entend!

C'est la première fois que Marc-André Hamelin affrontera le défi de jouer les cinq concertos beethoviens en deux soirs. L'idée est de Paul Fortin, directeur artistique du Domaine Forget. Le projet est né dans sa voiture sur le chemin de Forget à Orford: «Lorsque Paul Fortin m'a demandé si cela me dirait de jouer les concertos de Beethoven en deux jours, j'ai dit oui si rapidement et si fort que le toit de la voiture en a presque volé!»

La question du défi pianistique n'importe pas en la circonstance. «J'ai une réputation, que je ne m'explique toujours pas, de virtuose qui peut jouer tout. Un jour, on m'a proposé à Séoul de présenter en une même soirée quatre ou cinq œuvres pour piano et orchestre de Liszt. J'ai répondu:

«Le fait d'avoir joué précédemment le 3<sup>e</sup> Concerto avec Les Violons du Roy m'a donné l'eau à la bouche et me fait presque trépigner»

«Non merci!» Non mais, à quoi ça sert? Je ne vais pas sur scène pour montrer mes doigts, je monte sur scène pour partager quelque chose de musicalement essentiel.»

De ce point de vue, il assimile l'expérience de cette fin de semaine à une communion musicale et non à une sorte de pianothon.

### Adagios et intermèdes

«Le fait d'avoir joué précédemment le 3<sup>e</sup> Concerto avec Les Violons du Roy m'a donné l'eau à la bouche et me fait presque trépigner», avoue Marc-André Hamelin. En passant de grands orchestres symphoniques à un partenariat avec Les Violons du Roy, dont l'effectif est trois fois moindre, l'un des défis majeurs sera d'équilibrer le poids sonore du piano face à cet orchestre réduit. Mais Hamelin est optimiste: «Le grand souci est évidemment de ne pas être trop gros. Mais la balance se travaille bien en répétition et la magnifique salle du Domaine Forget ne m'inquiète pas vraiment.»

Musicalement, les concertos ne lui apparaissent pas comme «des œuvres énigmatiques, telles les trois dernières sonates». Leur forme est conventionnelle. Marc-André Hamelin s'attarde surtout au «souti de projection émotionnelle» et à la nécessité de «trouver de nouveaux dessins et de nouveaux phrasés» pour communiquer avec le public à travers des œuvres très connues.

Une énigme tout de même: le mouvement central du 4<sup>e</sup> Concerto. «La question la plus importante est celle du tempo, car andante con moto, c'est très rapide pour un mouvement comme cela. C'est un intermède, qui fait presque office de gouffre; le seul mouvement des cinq concertos qui est une véritable anomalie. Si Beethoven n'avait pas écrit andante con moto on adopterait, naturellement, un tempo très lent.»

Dans le même esprit se pose la question de la pulsation du second volet du Concerto «L'empereur», adagio un poco mosso. «Pour moi, c'est plus facile d'avoir une ligne de chant si je donne un peu d'allant. On peut conférer l'atmo-

sphère paisible dont on a besoin à ce moment avec un tempo plus fluide. Reste à voir si Bernard Labadie sera d'accord!»

De grands projets attendent Marc-André Hamelin après cet été: un récital à la Philharmonie de Berlin en octobre 2013, une tournée en Australie avec Bernard Labadie dans le Concerto «L'empereur» et la création du Concerto pour piano de Mark-Anthony Turnage avec Yannick Nézet-Séguin à Rotterdam.

En disque nous arriveront bientôt un coffret de trois CD d'œuvres tardives de Busoni, les deux livres d'Images et le deuxième livre de Préludes de Debussy ainsi qu'un CD Schumann (Scènes de la forêt et Scènes d'enfants) et Janáček (Sur un sentier broussailloux). De quoi illustrer la large palette du pianiste québécois.

Le Devoir

**BEETHOVEN AU DOMAINE FORGET**  
Concertos n<sup>os</sup> 1 et 2, samedi 15 juin à 20 h. Concertos n<sup>os</sup> 3 à 5, dimanche 16 juin à 15 h. Billetterie du Domaine Forget: 418 452-3535 ou, sans frais, 1 888 336-7438.

NOUVEAUX MONDES XI FESTIVAL DE MUSIQUE MONTRÉAL baroque

PREMIÈRES À MONTRÉAL

DE L'OPÉRA DE VIVALDI

MOTEZUMA

DE L'ENSEMBLE BAROQUE MEXICAIN

LA FOUNTÉGARA

ET PLUS DE 12 CONCERTS EN 4 JOURS!

DU 21 AU 24 JUIN

Théâtre St-James  
265, RUE SAINT-JACQUES  
(métro Place-d'Armes)

INFORMATION ET BILLETTERIE  
montrealbaroque.com

Comité des arts et des lettres Québec

ATMA Classique

Avec le soutien de Ville de Montréal

McCarthy tetrauit

México CONACULTA

LE DEVOIR

Centre des arts de Montréal

Patrimoine canadien

Canada Heritage

Bureau des Festivals de Montréal

OPERA MONTREAL

INDUSTRIELLE PALANCE

LA VITRINE .COM

CLICK HERE TO ENTER

Véronique Savard  
Galerie Graff,  
963, rue Rachel Est  
Jusqu'au 22 juin

### CHACUN MONTRE À CHACUN

Galerie Trois Points, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 520  
Jusqu'au 22 juin

JÉRÔME DELGADO

La peinture, bien vivante, s'expose sous bien des formes à Montréal. Et sous le pinceau — ou la spatule, ou le doigt — d'artistes de toutes les générations. Pas besoin non plus de faire tout un plat, comme dans le cas de *Projet peinture*, manifestation pancanadienne dont le second volet vient d'être inauguré à la Galerie de l'UQAM, ou de *Peinture extrême*, thème qui rassemblera cet été vingt galeries privées. Des expos plus discrètes valent aussi le détour. En voici deux parmi celles en cours en juin.

Véronique Savard, remarquée lors d'un premier solo à Montréal en 2009, après plusieurs projets en périphérie, resurgit dans une galerie marchande, à Graff. La facture des huit acryliques réalisées en 2012 et 2013 est similaire: lettres capitales et couleurs franches se font la lutte et tiennent presque un double discours. Un sur la peinture, ses codes, et un autre sur les réseaux de communication. La lisibilité est au cœur de ces tableaux grand format. Si les mots disparaissent sous des effets de camouflage, la rigueur formaliste, elle, s'effrite de partout.

Comme en 2009, Véronique Savard a puisé les phrases peintes dans les courriers électroniques — ses courriels, en bonne partie, ou ses pourriels. Le cybersexe criard a cédé la place à du vocabulaire, toujours en anglais, au sens plus obscur. Il concerne le commerce pharmaceutique, révélé par certains titres: *Certified by Doctors*, *Miracle or Science*, parmi les plus explicites.

De cet entrecroisement de formes et de mots, de plans horizontaux et de courbes et de verticales (les lettres), il ressort un plaisir contagieux pour corrompre l'ordre. Ça demeure sage, voire gentil — on est loin des esthétiques trash —, mais c'est justement parce que ce travail a une apparence soignée qu'il mord mieux. Véronique Savard réussit à traduire les subterfuges propres autant à une industrie qu'à un courant esthétique.

À l'édifice Belgo, la galerie

Véronique Savard, *Miracle or Science*, 2013.Vue de *Chacun montre à chacun* à la galerie Trois Points.

Trois Points propose, avec l'expo *Chacun montre à chacun*, de révéler les sources d'inspiration des artistes. Cinq d'entre eux, quatre peintres et un photographe, se sont prêtés au jeu. Si l'exercice respire le fonds de commerce, voire le marché secondaire, il fait plaisir à voir. Les rapprochements stylistiques auront toujours de quoi étonner.

L'expo consiste en une série de jumelages à cheval sur les époques et parfois les frontières. Mario Côté réaffirme sa filiation avec Fernand Léduc, par des penchants similaires pour la couleur et la géométrie. Sylvain Bouthillette se montre redevable à Joseph Beuys, de qui il tient sa quête existentielle. Chez Evergon, sa fierté homo mise en scène plus d'une fois en photo découle d'une iconographie ap-

parue dans les années 1950.

Richard Mill tire son minimalisme de son appréciation de l'œuvre de Ellsworth Kelly. Le voisinage de leurs tableaux fait ressortir la tension et le côté organique qui sous-tendent même des compositions très dépouillées. L'abstraction chez Michel Daigneault, elle, s'inspire du paysage pratiqué par Pudlo Pudlat, artiste inuit décédé en 1992. Malgré la diversité de leurs compositions, leur palette, pâle, presque mate, les rend fort similaires.

Collaborateur  
Le Devoir

**D** Voir: D'autres œuvres exposées aux galeries **Graff** et **Trois Points** à [ledevoir.com/culture/arts-visuels](http://ledevoir.com/culture/arts-visuels)

Hydro Québec présente

35<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 15 JUIN AU 25 AOÛT 2013

SÉRIE VIRTUOSES SANS FRONTIÈRES

VENDREDI 21 JUIN 20 H

LES BOIS VIRTUOSES!

Philippe Bernold, flûte  
Alex Klein, hautbois  
Richard Stoltzman,  
Jean-François Normand,  
Marie Picard, clarinettes  
Gilbert Audin,  
Richard Gagnon, bassons  
Guy Carmichael,  
Julie-Anne Drolet, cors  
Denise Pépin,  
Pierre-Richard Aubin,  
Olivier Hébert-Bouchard,  
Philip Chiu, piano

SÉRIE FOUGUE ET PASSION

SAMEDI 22 JUIN 20 H

Stéphane Tétreault, violoncelle  
Olivier Hébert-Bouchard, piano  
Quatuor Turovsky

Une présentation  
Hydro Québec

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

Tous les dimanches de l'été!  
Du 9 juin au 1<sup>er</sup> septembre

Suivez-nous sur f t You Tube

PROGRAMMATION COMPLÈTE  
domaineforget.com  
1.888.DFORGET

Patrimoine canadien  
Canada Heritage

Québec

Municipalité de Saint-Henri

# CULTURE DE VISU

## La nation dans le prisme de l'art

Les pavillons nationaux se taillent la part du lion dans une Biennale de Venise à forte teneur politique

55<sup>e</sup> BIENNALE DE VENISE  
Les Giardini, L'Arsenal et d'autres sites à Venise  
Jusqu'au 24 novembre 2013

MARIE-ÈVE CHARRON  
à Venise

Depuis la fin des années 1990, presque toutes les éditions de la Biennale de Venise sont l'occasion de remettre en question l'approche nationale qui fait sa particularité. La plus ancienne biennale internationale d'art, calquée sur le modèle des expositions universelles, présente, en plus de la grande exposition thématique, des pavillons nationaux où chaque pays envoie ses plus dignes représentants.

Alors que certains spécialistes ont plaidé en faveur de l'abolition de ces pavillons, vestiges, croient-ils, de l'eurocentrisme qui a vu naître l'événement, leur multiplication a plutôt été la tendance nette observée ces dernières années. Appelée, comme ses prédécesseurs, à se prononcer sur la question, le commissaire de l'exposition internationale de cette 55<sup>e</sup> édition, Massimiliano Gioni, disait dans une entrevue accordée à la revue *Artforum* que la présence des 88 pavillons nationaux — à peine un de moins que le record de 2011 — prouvait au contraire toute la pertinence de ce modèle, ouvert à une diversité de représentation. Si même le Vatican a le sien cette année, c'est l'Angola, aussi à sa première participation, qui a remporté le prix du Lion d'or pour le meilleur pavillon. Il faut peut-être

voir dans cette nomination un geste symbolique qui atteste de la nouvelle donne.

La multiplication des pavillons s'est d'abord traduite par un élargissement de la géographie de la Biennale. Jadis concentrés uniquement dans les Giardini, où se trouvent les 28 premiers pavillons permanents, reflet d'une géopolitique de l'après-Seconde-Guerre-mondiale, ils se répartissent maintenant dans tout Venise. En plus de cette représentativité élargie, et décentrée, certains pays décident d'aborder plus ou moins de front les questions de nationalité, registre dans lequel cette édition donne particulièrement, faisant d'elle un cru à forte teneur politique, ce qui a tout pour plaire aux habitués, visiteurs cosmopolites friands d'art critique.

### Revoir les nations

Dans cette perspective, le pavillon du Canada passe relativement inaperçu avec le travail de l'artiste torontoise Shary Boyle, qui a opté pour un univers intime aux résonances psychiques. Malgré la finesse de l'exécution, des porcelaines et de l'installation avec projections, l'insertion dans le pavillon tourne court, le mystère annoncé n'opérant pas. Des expositions antérieures de l'artiste (Galerie de l'UQAM, AGO) laissaient espérer davantage.

La participation de la France n'a pas non plus d'enjeu politique dans sa mire, mais elle se révèle d'une perfection aboutie et d'un pur ravissement. Autour du *Concerto en ré pour*



Sarah Sze, *Triple Point (Gleaner)*, 2013. L'œuvre maîtresse du pavillon des États-Unis évoque la fragilité de notre monde, un univers de calculs et de mesures dont la compulsion laborieuse côtoie un équilibre incertain, annonciateur d'une chute.

*main gauche* (1930) de Ravel, interprété dans un des films par le pianiste québécois Louis Lortie, Anri Sala a créé une œuvre qui spatialise la musique et en fragmente l'expérience. Pour déployer son installation, l'artiste albanais a exploité la configuration élevée du pavillon allemand, profitant d'un échange exceptionnel de bâtiments entre les deux pays. Dans celui de la France, l'Allemagne a présenté une sélection de quatre artistes internationaux de provenance diverses, dont le Chinois Ai Weiwei, à l'image d'une fluidité des identités nationales stimulées par la mondialisation.

Pour l'Angleterre, Jeremy Deller a tissé dans une instal-

lation un réseau complexe de références composant des micro-récits fictifs, mais bien ancrés dans le réel, reliant entre autres le prince Harry, des sillex du Néolithique trouvés le long de la Tamise, les émeutes de 1972 à Belfast et le portrait de Tony Blair dessiné par un prisonnier, ex-soldat ayant servi en Irak. Le film *English Magic*, avec la chanson *The Man Who Sold the World* de David Bowie jouée par un groupe de Melodian Steels, fait la synthèse envoûtante de cette installation, qui comporte aussi un véritable salon de thé, autre allusion critique à la culture britannique.

C'est au moyen également de la fiction que Stefanos Tsi-

vopoulos, dans le pavillon de la Grèce, a traité d'économie, ramenant à la surface la situation précaire qui frappe son pays. Trois films présentent respectivement autant de personnages, un immigrant itinérant, un artiste cosmopolite et une collectionneuse d'art, aux destins croisés révélant une singulière circulation des biens et de l'argent. C'est par accumulation extrême, mais avec des objets modestes glanés à Venise, que Sarah Sze a assemblé dans le pavillon des États-Unis une œuvre *in situ* évoquant la fragilité de notre monde, un univers de calculs et de mesure dont la compulsion laborieuse côtoie un équilibre incertain, annonciateur d'une chute.

L'artiste a décidé de bouder l'entrée centrale, triomphante, et a préféré pratiquer la circulation par les entrées latérales, encourageant ainsi un parcours progressif dans l'espace, aspect que développe autrement, et avec brio, Gilad Ratman dans le pavillon d'Israël, pourtant difficile à habiter. Ce dernier fait expérimenter une œuvre déambulatoire racontant l'étrange récit d'un groupe de personnes en exode, quittant Israël par un tunnel qui aboutit dans le pavillon en question. Exilée, la petite communauté se construit autour d'un atelier de sculpture et aux sons d'un DJ.

Tout comme Ratman, qui a réalisé un trou réel dans le pavillon pour évoquer l'entrée du tunnel, Jesper Just a altéré l'intégrité physique de son pavillon, le Danemark, manière symbolique d'ébranler l'autorité nationale. Entrée centrale masquée et débris composent le contexte glauque où sont projetés cinq films, montrant deux âmes esseulées, des migrants africains, évoluant dans une réplique de Paris, en banlieue de Hangzhou, en

Chine, exemple appuyé d'un nomadisme mélancolique.

### Les jardins

S'imposent également dans cette édition les projets ayant la Biennale pour sujet. Le pavillon de la Roumanie en fait partie et compte parmi les plus belles découvertes. Le duo Alexandra Pirici et Manuel Pelmuş propose, dans un bâtiment complètement nu, une rétrospective immatérielle de la Biennale de Venise avec le concours de performeurs excellents, mimant tour à tour des œuvres marquantes des éditions antérieures, d'artistes tels Tino Seghal, Santiago Sierra et Olafur Eliasson. La formule fait mouche, prenant au jeu les initiés possédant les références de ces « canons » livrés sans la monumentalité que l'histoire leur a donnée. À l'extérieur des Giardini, dans un pavillon temporaire, la Slovaquie surprend également avec l'artiste Jasmina Cibic qui, dans une installation vidéo immersive, interroge la représentation nationale à travers l'architecture.

Avec son habituelle acuité, Alfredo Jaar, pour le Chili, a imaginé un futur pour le site des Giardini, en lui-même une projection utopique du concert des nations. Une maquette du site avec ses pavillons émerge, que pour un laps de temps, d'un vaste bassin à l'eau verdâtre similaire à celle des canaux, offrant ainsi une vision lucide d'une mondialisation plus juste qui a échoué, et du sort probable de Venise, qui s'enfonce dans les eaux.

Collaboratrice  
Le Devoir

**D Voir aussi** - Un survol en images des incontournables de cette 55<sup>e</sup> Biennale de Venise. [ledevoir.com/culture/arts-visuels](http://ledevoir.com/culture/arts-visuels)



AVEC LA PERMISSION DE LA AL-HOASH GALLERY, JÉRUSALEM

### Jardin occupé

Au jardin englouti du pavillon chilien répond d'une certaine façon un autre jardin, en marge des sites principaux, « occupé » par la Palestine qui, faute d'être reconnue en tant qu'État, n'a pas droit à son pavillon, mais est néanmoins présente dans l'événement collatéral *Otherwise Occupied*. Dans une cour intérieure, l'artiste Bashir Makhoul a façonné une ville de boîtes de carton à laquelle quiconque peut ajouter la sienne, manière d'imaginer une communauté. Simple, l'œuvre remet intelligemment en perspective ce qui fonde la Biennale, ses pavillons nationaux.

**Céra** Céramique sur l'herbe  
**Mystic 2013**  
10<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

**DU 22 JUIN AU 1<sup>er</sup> JUILLET**

**CÉRAMYSTIC**, l'incontournable de la céramique québécoise, vous propose une large brochette de céramiques contemporaines, incluant sculptures, objets fonctionnels et décoratifs.

**INVITÉ «COUP DE CŒUR»**  
Richard O'Donoghue...  
Sculptures, Bestiaire éclaté

**«EN GALERIE»**  
C'est l'heure du thé... théières et autres petits plats associés à la cérémonie

**GUINGUETTE «MYSTIC DOGS ET FRITZBURGERS»**  
Aires de repos sous les parasols, musique d'ambiance, léger menu BBO, bière, vin cidre et jus divers pour vous restaurer.

Venez partager avec nous, sur l'herbe, cette fête de la céramique québécoise.

**ENTRÉE LIBRE.**  
Expo-vente du 22 juin au 1<sup>er</sup> juillet, 10 h à 18 h

**248 chemin Mystic, Mystic**  
(2 km au nord de Bedford)

[www.ceramystic.com](http://www.ceramystic.com)  
450 248-3551 [ceramystic@ceramystic.com](mailto:ceramystic@ceramystic.com)

AIR CANADA CARGO  
Vie  
AÉROPORTS DE MONTRÉAL  
MONTRÉAL  
INTERCONTINENTAL  
The Westin

LES THÉS  
**FOUR O'CLOCK**  
présentent

les routes du  
**thé**

**À POINTE-À-CALLIÈRE**  
Exposition jusqu'au 29 septembre 2013

POINTE-À-CALLIÈRE  
350, place Royale  
Ville de Montréal (Qc) H2Y 3Y5  
Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal  
pavillonmusee.ca  
Montreal

arts asiatiques  
**JIUMEI**

**GALERIE BERNARD**

**ANDRÉ JASMIN**

L'exposition se poursuit jusqu'au 29 juin 2013

3926, rue Saint-Denis, Montréal  
514 277 0770 - [galeriebernard.ca](http://galeriebernard.ca)

**ARCHITECTURES IMAGINAIRES**

24-25 juillet - dans l'état de NEW YORK  
**Musée de la danse - soirée de ballet**  
**Exposition Georgia O'Keefe**

28 juillet - dans les Cantons de l'Est  
**Vignoble à Magog et concert à Orford**

10 août - exposition à QUÉBEC  
**Le grand atelier de Pellan**

[www.lesbeauxdetours.com](http://www.lesbeauxdetours.com)  
**514-352-3621**

En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
Titulaire d'un permis du Québec

## CULTURE › CINÉMA

Hannah Arendt,  
du verbe à l'écran

HANNAH ARENDT

Réalisation : Margarethe Von Trotta. Scénario : Margarethe Von Trotta et Pam Katz. Avec Barbara Sukowa, Janet McTeer, Axel Milbert. Image : Caroline Champetier. Montage : Bettina Böhler. 113 minutes.

ODILE TREMBLAY

Il est fascinant de voir l'univers de la pensée philosophique se traduire à l'écran. Mais peut-être le pari était-il voué à une forme d'échec. L'Allemande Margarethe Von Trotta, fille de l'après-guerre, s'était penchée sur les fantômes du nazisme, notamment dans son film *Rosenstrasse*. Rien d'étonnant à ce qu'elle empoigne la responsabilité de l'Allemagne par un autre biais, cette fois théorique. D'autant plus que la plupart de ses films tissent des liens entre la grande histoire et les destins individuels.

Von Trotta avait dirigé plusieurs fois Barbara Sukowa, dont dans la bio filmée de Rosa Luxembourg en 1986 et *Les années de plomb* en 1981. À elle incombe ici la tâche énorme de camper une femme à l'esprit brillant, également très courageuse, implacable pour tout dire, mais gardant une humanité.

La Juive Hannah Arendt, philosophe, ancienne élève et maîtresse de Heidegger, avait quitté l'Allemagne sous le nazisme puis la France avec son mari poète Heinrich Blücher pour gagner les États-Unis et enseigner à New York, devenant une icône de la résistance. Elle s'était évadée du camp de travail de Gurs, elle avait aidé des réfugiés allemands, milité pour le sionisme, etc. Mais c'est en 1961, lors du procès en Israël d'Adolf Eichmann, ancien orchestrateur pour Hitler du convoi des Juifs vers les camps de la mort, qu'elle aura suscité une folle controverse.

Les discussions sont au cen-

tre de cette œuvre, et c'est le verbe qui intéresse, car le film ne brille pas ici par son traitement cinématographique, fort convenu, ni par sa direction d'acteurs, à l'exception de Barbara Sukowa, sur sa ligne glacieuse et maîtrisée.

Écrivant sur ce procès pour le *New Yorker* des textes qui causèrent un choc, Hannah Arendt décrivait ce criminel nazi comme un bureaucrate falot, une marionnette sans libre arbitre, et en avait tiré la théorie « de la banalité du mal », qui n'excusait aucune monstruosité mais démontrait brillamment à quel point la non-pensée et l'obéissance aveugle à des conformismes sont les vecteurs du mal.

Reçues avec des briques par bien des Juifs qui auraient préféré la voir dénoncer Eichmann comme un démon pur, ses théories auront bouleversé sa vie et celle des siens. Pour ajouter à l'outrage, elle accusait certains leaders juifs d'avoir collaboré avec les nazis.

C'est autour de cet épisode new-yorkais orageux que Margarethe Von Trotta a articulé son scénario, également sur ses rapports amoureux avec un mari affichant sa maîtrise, romance qui cherche sans doute à humaniser cette intellectuelle mais devient vite anecdotique. Son amitié avec la romancière et journaliste américaine Mary McCarthy (jouée par Janet McTeer) est une des clés intéressantes du film. Mais seule la pensée d'Hannah Arendt captive, avec ce message essentiel à méditer : il faut réfléchir par soi-même et agir selon des convictions éclairées, sans suivre le troupeau comme des moutons de Panurge. La lire, c'est mieux : *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* passionne et ouvre sur les ressorts de la pensée moderne.

Le Devoir



À Barbara Sukowa incombe la tâche de camper un personnage très brillant et implacable, mais gardant une humanité.

## Comment rater une copie carbone ?

DO NOT DISTURB

D'Yvan Attal. Avec Yvan Attal, François Cluzet, Laetitia Casta, Asia Argento, Charlotte Gainsbourg. Scénario : Yvan Attal, Olivier Bercot, d'après le film de Lynn Shelton. Image : Thomas Hardmeier. Montage : Jennifer Augé. France, 2012, 92 minutes.

MARTIN BILODEAU

Comment deux films presque identiques sur papier peuvent-ils se révéler si différents sur l'écran ? On se pose la question (celle-là et tant d'autres) devant *Do Not Disturb*, remake franchement raté par le Français Yvan Attal (*Ma femme est une actrice*) de la comédie de mœurs *Humpday*, succès-surprise de 2009 réalisé par la comédienne et cinéaste américaine Lynn Shelton (*Your Sister's Sister*).

Pour tenter de comprendre, on se réfère d'abord au contexte : Shelton a écrit *Humpday* à partir d'improvisations avec sa bande d'amis acteurs (des inconnus, à l'exception de Mark Duplass) et l'a tourné pour une bouchée de pain à Seattle, dernière cité bohémienne aux États-Unis. Attal a adapté le scénario (avec Olivier Lecot) et réalisé le film noté de vedettes (François Cluzet, Laetitia Casta, etc.) à la demande d'un producteur désireux de transposer son action audacieuse — par défi, deux potes hétéros décident de tourner ensemble un film porno gai qui



Difficile de croire au tandem Yvan Attal-François Cluzet.

sera présenté dans un festival spécialisé — dans le Paris contemporain et son underground chic. Bref, les personnages du premier film et ceux de sa copie, aussi différents que le jour et la nuit, ne risquent pas de se croiser dans un party.

À l'exception d'une scène de prison en chanson (*Paroles*, de Dalida et Delon, mimée par Joey Starr en « guest star »), la meilleure de *Do Not Disturb*, le film d'Attal est la copie au carbone de celui de Shelton. Mais là où le film de cette dernière s'incarnait grâce à des personnages plus vrais que vrais, et surtout bien définis, celui d'Attal s'enroule autour d'archétypes et de figures désincarnées, qui récitent le texte et miment les gestes sans avoir l'air de vraiment y croire. Du reste, on ne croit pas au couple Casta-Attal



À travers le regard et surtout la parole d'un seul personnage féminin, ce sont toutes les femmes afghanes que le réalisateur Atiq Rahimi cherche à faire entendre, composant un rituel presque théâtral.

## Cette femme voilée dévoilée

PIERRE DE PATIENCE

Réalisation : Atiq Rahimi. Scénario : Jean-Claude Carrière et Atiq Rahimi, d'après son roman. Avec Golshifeth Farahani, Hamidreza Javdan, Massi Mrouat, Mohamed Maghraoui. Image : Thierry Arbogast. Montage : Hervé de Luze. Afghanistan-France-Allemagne-Grande-Bretagne, 2012, 102 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le titre un peu énigmatique du second long-métrage de fiction du cinéaste et écrivain Atiq Rahimi (*Terre et cendres*) évoque sous forme de légende le pouvoir d'une pierre capable de recueillir les confidences les plus douloureuses d'une personne ; lorsque la pierre en est gorgée, elle se pulvérise en mille morceaux, offrant ainsi une forme de libération à celui ou celle qui l'a chargée de ses secrets.

Si toutes les femmes afghanes pouvaient obtenir une telle pierre, leur pays serait encore plus rocaillieux qu'il ne l'est maintenant... L'héroïne de *Pierre de patience* s'adresse d'ailleurs à quelque chose d'immobile et de léthargique, son époux étant plongé dans un coma profond après avoir reçu une balle dans la nuque. Ce héros de guerre à l'état végétatif n'a jamais été aussi disponible pour écouter les doléances de sa femme (Golshifeth Farahani), constamment à son chevet et pratiquement confinée dans leur maison en ruine de Kaboul, sauf pour de rares sor-

ties, souvent dangereuses et jamais à l'abri des balles de mitraillettes ou des obus.

Cette mère de deux fillettes, jadis forcée d'épouser cet homme qui n'était même pas présent à leurs noces, héros de guerre oblige, en a long sur le cœur et décide de lui parler à voix haute, d'abord sur le ton de la conjointe bienveillante, et peu à peu de manière franche, directe, cinglante... et même crue. Car alors qu'elle cherchait réconfort auprès de sa tante, responsable d'un bordel, ses confidences à cette femme indépendante la poussent à vouloir sa propre émancipation. De plus, une curieuse escale sexuelle avec un jeune

combattant souffrant de bégalement, et encore puceau, finira par la convaincre de tout déballer sur sa sexualité. Ces révélations tranchent avec l'atmosphère d'interdits que veulent ramener les talibans.

À travers le regard et surtout la parole d'un seul personnage féminin, ce sont toutes les femmes afghanes qu'Atiq Rahimi cherche à faire entendre, composant un rituel presque théâtral avec la complicité du brillant scénariste Jean-Claude Carrière. Cette approche sobre, quasiment ascétique, entraîne bien sûr quelques passages à vide, mais le cinéaste réussit toujours à relancer une intrigue surtout composée de

monologues souvent désespérés, parfois salaces, toujours d'une grande vérité.

C'est d'ailleurs grâce à la présence de l'actrice iranienne Golshifeth Farahani — continuellement sous l'œil de la caméra, conversant à voix haute devant un corps inanimé, tout autant capable de susciter la pitié que d'attiser le désir — si *Pierre de patience* dégage une telle force. Cette femme parfois voilée n'hésite pas à se dévoiler, geste courageux célébré par un cinéaste qui endosse totalement son combat pour la dignité. Et la jouissance...

Collaborateur  
Le DevoirPÉROU  
ROYAUMES  
DU SOLEIL  
ET DE LA LUNE

MAINTENANT OU JAMAIS !  
L'EXPOSITION SE TERMINE DEMAIN.

« Spectaculaire, scientifique et profondément ambitieuse dans son propos, l'exposition est une réussite absolue. »

- Religions & Histoire, Paris

« Le pays du Machu Picchu a une identité qui traverse le temps. La preuve, avec une belle exposition à Montréal. »

- Le Monde, Paris

« Exceptionnelle à plus d'un titre »

- Beaux Arts Magazine, Paris

« Étincelant sous les projecteurs, l'ornement frontal Mochica est spectaculaire [...] L'objet à lui seul vaut le prix d'entrée. »

- Ancient Art & Antiques, New York

« Exclusive et unique en son genre. Vraiment, ça mérite le déplacement. »

- Claude Deschênes, Radio-Canada

« Une exposition rare, à voir. »

- Agnès Gaudet, Le Journal de Montréal

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL

Une présentation de

Banque Scotia™

mbam.qc.ca/perou

BARRICK

prom  
peru

peru

astral

M

stm

RICHTER

LE CANADA

Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal. Mochica, côte nord, peut-être La Mina. Ornement frontal en forme de tête de félin et tentacules de pieuvre se terminant en têtes de poisson-chat (détail), 100-800 apr. J.-C. Lima, Museo de la Nación. Photo Daniel Giannoni

Collaborateur  
Le Devoir

# CINÉMA

## Guillaume Sylvestre, l'âme russe d'un conte d'été

Inspiré par Tourgueniev et Tolstoï, le cinéaste et scénariste détaille les débuts du sentiment amoureux

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une île sur le fleuve Saint-Laurent. Antoine, 14 ans, y passe les vacances estivales avec ses parents, Marie et François. Sa mère est journaliste, son père enseigne la littérature. Dans le chalet d'à côté vivent Geneviève et sa fille Anna. Geneviève, une actrice, est une ancienne flamme de François. Antoine, de son côté, souhaiterait pouvoir un jour en dire autant de l'envoûtante Anna, 17 ans. Mais il y a plus dans *1<sup>er</sup> amour* que ces émois en bourgeons. Chaque personnage est à un stade différent du parcours amoureux.

« Pas une image de femme, pas un fantôme d'amour ne s'était encore présenté nettement à mon esprit; mais dans tout ce que je pensais, dans tout ce que je sentais, il se cachait un pressentiment à moitié conscient et plein de réticences, la prescience de quelque chose d'inédit, d'infiniment doux et de féminin... Et cette attente s'empara de tout mon être: je la respirais, elle coulait dans mes veines, dans chaque goutte de mon sang... Elle devait se combler bientôt », peut-on lire dans *Premier amour*, d'Ivan Tourgueniev, une nouvelle du XIX<sup>e</sup> siècle à laquelle Guil-



Provenant du monde du documentaire, le cinéaste et scénariste Guillaume Sylvestre appréhendait un peu le travail avec des acteurs. Il a finalement adoré son expérience.

laume Sylvestre a respectueusement emprunté titre et prémisses.

Pour le reste, le cinéaste et scénariste s'est accordé pleine latitude, une décision heureuse. « Dans le récit original,

tous les personnages sont des monstres, explique-t-il tout bas, comme intimidé par sa propre voix. Je ne voulais pas de méchants; je voulais jouer de nuances. » Après un temps de réflexion, l'auteur reprend:

« J'ai lu la nouvelle il y a une dizaine d'années. Je voyais le potentiel d'un film, même s'il ne contient finalement aucune scène tirée de la nouvelle. » Un point de départ, alors? Un déclencheur? « C'est ça. J'aimais

l'idée d'aborder les débuts du sentiment amoureux chez un garçon qui découvre autant l'amour que le monde, avec tout ce qu'il y a de souterrain dans les rapports humains. C'est l'humanité de ces gens qui m'intéressait. »

### Des acteurs inspirés

Ainsi, on se retrouve avec une galerie de protagonistes complexes, humains justement. « J'ai adoré travailler avec les acteurs. Mes expériences précédentes étaient dans le documentaire, alors j'avais certaines appréhensions. Benoît Gouin [François], Macha Grenon [Marie], Marianne Fortier [Anna], Sylvie Boucher [Geneviève]: c'est du monde brillant. Ces nuances que je cherchais à rendre, ils ont su les incarner. »

À l'avant-scène, Antoine observe et ressent; il s'agit d'un rôle difficile qui repose davantage sur la réaction que sur l'action. Avec ses grands yeux bleus encore pleins d'innocence et d'espoirs candides, Loïc Esteves est de toutes les scènes, la plupart de celles-ci s'amorçant ou se concluant sur son regard. On pense parfois au petit Dominic Guard dans *The Go-Between*, de Joseph Losey, d'après L. P. Hartley. Là encore, un gamin s'initie à l'amour en même temps qu'aux turpitudes adultes. Et il

ya cette nature tout autour, là aussi. Dans *1<sup>er</sup> amour*, elle est tchekhovienne dans sa langue bucolique.

### Nature humaine

Entre les différentes scènes, on a inséré des plans tout simples de fleurs, d'insectes... Appelons cela des intertitres organiques. « Il n'y avait rien de placé dans ces plans-là, note le réalisateur. On a filmé l'environnement comme il était. Nathalie Moliavko-Vitsotzky, ma directrice photo, a vraiment été extraordinaire. Sa manière de capter et de rendre la lumière... Je voulais un feeling impressionniste. Elle me l'a donné. Ces transitions-là, c'était pour moi une façon d'opposer quelque chose d'immuable aux drames des personnages. » Et de fait, ce qui leur arrive apparaît à la fois grave et futile.

Homme de peu de mots, mais qu'il sait du reste bien choisir, Guillaume Sylvestre murmure après une autre pause: « Je pense qu'une fois mort l'herbe poussera, et c'est tout. C'est une réplique tirée de la nouvelle Le faux coupon, la dernière écrite par Léon Tolstoï. Ça résume bien ce que j'ai cherché à exprimer. » On ne saurait mieux dire. *1<sup>er</sup> amour* prend l'affiche le 21 juin.

Le Devoir

## Une poussive fresque algérienne

### CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

Réalisation: Alexandre Arcady. Scénario: Daniel Saint-Hamont, Alexandre Arcady, Blandine Stintzy, d'après le roman de Yasmina Khadra. Avec Nora Arnezeder, Fu'ad Aït Aattou, Anne Parillaud, Vincent Perez, Anne Consigny, Fellag, Nicolas Giraud, Olivier Barthélémy, Marine Vacth. Image: Gilles Henry. Montage: Manu de Sousa. Musique: Armand Amar. 159 minutes

ODILE TREMBLAY

Cette fresque historique algérienne est si touffue et remplie de violons, d'amours contrecarrés, de violences fratricides qu'elle semble vouloir marcher sur les orniers d'*Autant en emporte le vent*, la grandeur en moins. Alexandre Arcady, cinéaste français d'origine pied-noir, derrière, entre autres, *Le grand pardon*, *Dernier été à Tanger* et le très mauvais *Hold-up* tourné au Québec avec Belmondo (1985), possède beaucoup d'ambition mais peu de doigté. Et à l'heure d'aborder un univers aux ramifications aussi vastes, un confrère moins pompier eût mieux convenu.

En outre, le sujet se serait développé avec plus de bonheur en télé-série — il est filmé comme tel. Casse-gueule, il est vrai, de porter à l'écran un roman à déploiements multiples comme celui de Yasmina Khadra. Et ce qui passe en littérature peut sembler invraisemblable au cinéma et fort grandiloquent. Le film dure 2 heures 39 minutes, et on voit vraiment passer chacune des minutes.

Ici, les destins d'une famille s'écorchent sur les murs de l'Histoire. Les tensions entre Algériens de souche et pieds-noirs sur plusieurs années et quelques générations, avec la guerre d'indépendance au milieu, s'attisent au soleil d'Oran (mais le film est tourné en Tunisie).

Parfois, le souffle épique passe la rampe, mais il devient difficile de croire à cette histoire quand le jeu d'acteurs paraît en outre tirée par les cheveux.

En gros, on y suit la trajectoire d'un jeune garçon, Younes, dont le père agriculteur est ruiné par un politicien véreux. Son sort finit par ressembler à celui de la petite Co-

sette dans un bouge infâme, mais l'enfant est recueilli par son propre Jean Valjean, son oncle (Fellag, l'interprète de monsieur Lazhar), pharmacien à l'aise, militant pour l'indépendance de l'Algérie. Il a épousé une Française (Anne Consigny), femme tout en blondeur et en douceur, irréprochable.

Quand Younes, rebaptisé Jonas, qui s'est fait un groupe d'amis, devient jeune homme, ses amours d'enfance avec Emilie reprennent tant bien que mal. La maman sexy (Anne Parillaud) qui a couché avec Jonas l'empêche de courtiser sa fille. Le mélo s'enflamme et ne tient plus debout. La mise en scène poussive appuie la note et la musique omniprésente en rajoute. Les amis de Jonas se lient et se délient entre promesses et trahisons, sans intéresser le parterre à leur sort.

Si Nora Arnezeder, clou du film, possède une vraie présence, il n'en est pas de même pour Fu'ad Aït Aattou en Jonas adulte, qui joue faux et nous empêche d'adhérer aux affres de ses amours impossibles, d'ailleurs laissées en plan. Fellag, dans la peau de l'oncle bienveillant coiffé d'un fez, hérite d'un rôle qui manque de zones d'ombre. La naïveté teinte tout le film, et même les scènes tragiques de combats et d'exil perdent leur résonance à l'ombre du cinéma de papa.

Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Sans être un chef-d'œuvre, *Au-delà des collines* est un film magistral truffé de plans-séquences de haut-voltage.

## La Roumanie exorcisée

### AU-DELÀ DES COLLINES

Réalisation et scénario: Cristian Mungiu, d'après deux ouvrages de Tatiانا Niculescu Bran, Confession à Tacanu et Cartea Judecatorilor, tirés de faits vécus. Avec Cosmina Stratan, Cristina Flutur, Valeria Andriuta, Dana Tapalaga. Image: Oleg Mutu. Montage: Mircea Olteanu. 155 minutes

ODILE TREMBLAY

Le cinéaste roumain Cristian Mungiu, déjà palmé d'or à Cannes pour *4 mois, 3 semaines et 2 jours*, a été primé à Cannes en 2012 pour cet *Au-delà des collines*, qui valut un prix au scénario et un laurier d'interprétation féminine aux deux actrices, Cosmina Stratan et Cristina Flutur. Dans les deux cas, Mungiu révélait les problèmes de la Roumanie à travers un duo féminin, sortes

de cariatides portant leur pays tout croché à bout de bras.

Sans constituer un chef-d'œuvre comme *4 mois...*, plus rigide de ton, ce film, néanmoins magistral, avec force plans-séquences de haute voltige, pousse son climat d'horreur, de passion et de mysticisme jusqu'à son paroxysme. *Au-delà des collines* est une tragédie et une parabole. Celle de la secte, le postcommunisme ayant enfanté un christianisme pour fanatiques, ici en huis clos sauvage et anachronique. Un fait divers est à l'origine du scénario.

Le cadre principal du film, un monastère orthodoxe apparemment tiré de l'univers de Tarkovski, donne le ton de sombre rigorisme traduit aussi en images et en cadrages. Un monde hors du temps et pourtant contemporain. La Roumanie manque de fonds, les hôpitaux sont débordés, les pau-

vres, abandonnés. Des univers parallèles fleurissent.

Après avoir travaillé en Allemagne, Alina (Cristina Flutur) vient retrouver Voichita (Cosmina Stratan), son ancienne copine d'orphelinat désormais religieuse dans un monastère orthodoxe. Mais Alina est amoureuse de Voichita et tente de l'extirper des mains de Dieu, ou de celles du pope qui mène son monde à la baguette.

Les violentes crises d'hystérie d'Alina, vite envoyée promener par l'hôpital qui manque de lits, finiront sous exorcisme du pope, avec la jeune femme ligotée, affamée, etc.

La grande beauté du film, aux plans comme des tableaux, émerveille. Le scénario opposant rébellion et acceptation, modernité et traditions, en y greffant l'impuissance d'une contrée privée de ressources, porte le sceau de la finesse et

de l'intelligence de Mungiu. Si les deux jeunes interprètes furent primées à Cannes, c'est vraiment Cristina Flutur, entre puissance rageuse et louvoisements, qui impressionne. De *L'exorcisme* de William Friedkin aux *Diables* de Ken Russell, nos références aux rituels de déposition se rejoignent ici sur un mode où l'horreur et la bêtise se répondent. Car *Au-delà des collines* ne prétend pas juger ses personnages. Il veut plutôt montrer où mènent les mécaniques en roulement quand personne de sensé n'en a pris les commandes. D'où l'impact de la parabole au dénouement subtil dans une Roumanie du XXI<sup>e</sup> siècle qui n'a pas plus de solutions à offrir que les rituels moyenâgeux d'un pope plus sot que malicieux. Nul n'est coupable. C'est le pays qui déraile.

Le Devoir

COMMENT CHOISIR ENTRE SON PAYS ET LA FEMME DE SA VIE ?

« Ce que le jour doit à la nuit est une fresque monumentale dans tous les sens du terme. » LE MONDE

« ...sans doute le meilleur d'Alexandre Arcady. » PARIS MATCH

« Un film émuant! » TFI NEWS

DÈS AUJOURD'HUI!

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉMA EXCENTRIS

CINÉMA Boulevard 2386, Montréal E. 721-6903

CINÉMA LE TAPIS ROUGE

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

DE FILM DE ALEXANDRE ARCADY

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

SARAH PRÉFÈRE LA COURSE G+

CHLOÉ ROBICHAUD

LA CHASSE B+

THOMAS VINTERBERG

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT G+

ALEXANDRE ARCADY

soupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

HANNAH ARENDT

MARGARETHE VON TROTTA, 113 MIN. V.O. ALLEMANDE, ANGLAISE, HÉBREU AVEC S.-T.F. - EN ATTENTE DE VISA

BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

f t CINEMAEXCENTRIS.COM